

9 novembre 1944

Juliette Pelletier

Juliette Pelletier

9 novembre 1944

© Juliette Pelletier, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4977-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

9 novembre 1944

Le vent sifflait depuis quatre heures, le froid nous glaçait le corps. Mes doigts étaient engourdis, mon sang ne circulait plus, c'est à peine si je réussissais à trier mes cartes. Il pleuvait depuis le petit matin.

— Rien à faire avec ce temps, dit Hofman. Ah ces putains d'anglais ! Ils veulent pas faire une pause ? ! Bon dieu ce qu'ils peuvent être chiants à bombarder comme ça !

— À toi Franz, dis-je.

Je posai mon double d'as et lui lançai un sourire narquois.

— Très bien, t'as gagné Christoph. J'en ai marre de me battre. À coup sûr c'est ces foutus d'anglais qui me portent la poisse !

Je repris les cartes et les rebattis.

— Mais oui c'est ça, dis-je, et moi c'est les Américains qui me portent chance. Allez, une autre ?

— Un jour on leur coupera les couilles à ces salopards ! cria Hofman.

— Tu veux pas arrêter d'aboyer comme ça ? Regarde-nous, c'est toi qui nous donnes la migraine depuis ce matin, dit Hans. Tous les gars acquiescèrent.

Hofman, partit dans son coin en marmonnant dans sa barbe des paroles incompréhensibles comme à son habitude.

Le courrier arriva en même temps que la garnison alimentaire de la semaine. Rien de bien spécial. Au programme : rutabagas et pain à la sciure de bois. Le tout accompagné de vingt cigarettes chacun. Trop aimable. Nous prîmes notre ration de soupe avec le pain et continuâmes notre partie.

— Eh, à votre avis, ils ont quoi les Franzmann à bouffer ?

— Moi je pense qu'ils sont tous les soirs à tables avec leur pain là, comment ils appellent ça, euh... baguess, baguelle, je crois, dis Kurt.

— Baguette, dis-je.

— Ah oui c'est ça, commenta Kurt.

Hofman s'exclama :

— Mais c'est vrai qu'il a été en zone libre ce petit salop pendant la guerre. Alors c'est comment ? Je parie que Pétain t'a reçu avec du vin et des minettes à Vichy. Ah ça pour les filles t'as pas dû être déçu du voyage, hein !

Je baissai la tête, un peu plus bas, regardant mon reflet perceptible à travers la clarté de l'eau cristalline.

— Tu préfères quoi ? Blonde, rousse, brune, grande... Allez mon gars raconte tes exploits !

Un cercle s'était maintenant formé autour de moi. En même temps, qui n'avait pas pu entendre les vulgaires et bruyantes esclandres de Hofman. Mon visage allait maintenant se noyer dans la soupe verdâtre et insipide. Mais Hofman, reprit de plus bel :

— Mais c'est qu'il se cache le petit ! Regardez-moi ça, il veut pas parler.

— Lâche-moi Hofman.

— Quoi ? s'indigna-t-il.

— J'ai dit lâche-moi.

— Attends, attends, répète un peu ce que t'as dit petit con. Essaie un peu pour voir.

Il se leva devant moi et me fixa avec un air de défi. Hofman, qui pouvait paraître quelque peu agressif au premier abord, était un type assez grand, aux cheveux bruns, qui venait d'une région de campagne perdue au milieu de je ne sais où. En tous les cas, je savais qu'il avait été l'un des premiers à répondre présent à l'appel de notre Führer. D'ailleurs il ne s'en cachait pas. La mobilisation avait été pour lui comme un appel, le hissant hors de son terroir. Il était fier de porter l'uniforme. C'était le premier tous les matins, à chanter pour la patrie et Herr Hitler, à cirer ses bottes et à s'aligner en première ligne devant le caporal. Il avait un côté campagnard assez marqué et détestait montrer ses sentiments. Il considérait ça comme « un aveu de faiblesse » disait-il. Cependant lorsqu'on le connaissait, on percevait assez vite ce garçon docile de vingt-trois ans, qui avait bon fond. Mais là Hofman avait poussé ma patience à bout.

Franz hurlait :

— Vas-y Christoph, casse-lui la gueule !

Franz était un garçon de bonne famille, toujours prêt à accomplir son devoir quel qu'il soit. Ses commentaires, en revanche, ne m'étaient d'aucune utilité.

Je me levai de ma caisse devant Hofman, lui tenant tête. Nous étions là, dressés tous les deux face à face comme au milieu d'un ring de boxe, entourés par nos supporteurs tous aussi emballés les uns que les autres par le spectacle qui s'offrait à eux. Nous nous toisâmes, retroussâmes nos manches et prîmes nos distances pour choisir le meilleur angle d'attaque pour frapper. Les soldats criaient le nom de leur favori, en frappant les vieux lits métalliques, rouillés et fragiles, prêts à être démontés. Seul Kurt était assis sagement dans son coin, avec un livre aux pages humides et écornées. Il ne prêtait pas attention au tapage à cinq mètres de lui. Ce garçon m'intrigua toujours. Kurt était le plus jeune de la compagnie. Il nous avait rejoint le dernier. Le petit gaillard était assez dégourdi mais quelque peu intimidé par tous ces hommes aguerris, robustes, au caractère dur et impressionnant. Tous faisaient plus de bruit les uns que les autres. Je me tenais devant Hofman, quand tout à coup, un homme, presque méconnaissable, couvert de boue et dégoulinant de pluie cria :

— Christoph, courrier !

Sauvé par le gong ! Je sautai sur l'occasion. Je m'éclipsai et arrachai la lettre des mains du garçon.

L'écriture était incompréhensible, la pluie avait fait baver l'encre. Je réussis cependant à déchiffrer mon nom : Christoph Raeder. La lettre avait été envoyée depuis la France, plus précisément de Nieppe. Je fus étonné un instant, ne me rappelant pas connaître quelqu'un de cette région. Puis au fur et à mesure que mes yeux filaient le long des lignes, les mots me parlèrent. Lorsque soudain, un visage s'abattit sur moi tel un éclair, un foudroiement instantané : Lise.

25 août 1939

Herr Meyer nous remit nos diplômes entre les mains. Tout ça pour un fichu bout

de papier... ! Toutes ces années d'études pour entrer dans un système qui vous engendre jusqu'à la fin de votre vie dans une société stéréotypée, robotisée, nationaliste ... Bref, je vous passe les détails. Même si toute cette vie nous attendait, nous ne pensions pour l'instant, qu'à profiter de notre mise en liberté. Nous étions à présent maître de notre destin. Finis les examens, les réveils à six heures, les réceptions à n'en plus finir, les bavardages et discussions interminables avec des individus du troisième âge. Notre jeunesse nous appelait et nous allions la vivre. Dès la première sonnerie, nous sortîmes. À peine avais-je franchi la porte qu'un troupeau d'êtres galvanisés m'écrasa, la tête collée au sol, les os en bouillie. Je réussis à me relever avant de me faire emporter par la deuxième vague de la seconde sonnerie. Mon regard s'illumina quand je la vis en bas des marches, vêtue de sa robe de dentelle qui annonçait l'ouverture du bal de la saison estivale. Je la serrai dans mes bras. Les cours venaient de s'achever et l'été commençait. Nous devions partir, Lise et moi, à la montagne. Nous avions tout prévu. Nous devions quitter Berlin dès la fin des cours. Sa voiture nous attendait, le chauffeur nous tenait la porte, prêt à partir en direction de notre paradis terrestre : les Alpes. Je lui pris la main, la regardai dans les yeux, intensément. Je l'embrassai passionnément, longuement.

— Nous y sommes, dis-je, rien que toi et moi.

Je montai dans la voiture lorsqu'une automobile noire se gara et s'arrêta derrière nous de façon qu'on ne puisse se dégager de la rue. Lise me regarda, inquiète. Je l'entraînai à l'intérieur de la voiture et demandai à Erich, le chauffeur, de démarrer. Le chauffeur essayait de manœuvrer quand une main ouvrit la portière, m'agrippa par le col et m'extirpa hors de la voiture. Mon père m'attendait.

— Père, vous ne pourriez pas me parler comme tout le monde au lieu de m'envoyer systématiquement vos gardes du corps à chaque fois que vous avez besoin de moi ?

— Christoph, reste.

— Quoi ?

— Tu m'as bien compris. Tu ne bouges pas jusqu'à la fin des vacances. Oublie les Alpes et cette fille. Tu m'entends ?

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? Je dois partir, Lise m'attend.

Je tentai de me débattre et de me libérer des bras de mon tortionnaire. Je reçus,

en guise de réponse, un œil au beurre noir et la mâchoire fracturée. Je m'écroulai sur le trottoir.

— Ne t'avise plus jamais de me parler sur ce ton.

Je ne bougeai pas. Je revois le regard de Lise, en larmes, à travers la vitre baissée de la voiture qui s'éloignait.

26 août 1939

Les cris, les pleurs et les hurlements déchirants percèrent ce silence lourd, opaque qui habitait mon sommeil quelques minutes plus tôt. Je ne pensais qu'à une chose, ou plutôt qu'à quelqu'un : Lise. Je descendis dans la salle à manger, mon père et ma mère trônaient à table, au milieu de la multitude d'antiquités, d'argenterie étincelante et de tableaux de Picasso, Monet, Rembrandt aux formats vertigineux qui meublaient la pièce, sans oublier le portrait de notre Führer.

Je traînai des pieds jusqu'à la table et m'assis silencieusement.

— Tu pars cet après-midi.

Cette succession de mots sortant de sa bouche n'avait plus aucun sens. Je ne comprenais pas ce qu'il se passait. Je demandai :

— Partir où ?

— La mobilisation a été déclarée, répondit mon père les yeux plongés dans son journal.

Un signe de tête m'indiqua un sac posé dans l'entrée. J'en conclus que c'était le mien. Je vis dans les yeux de ma mère, un regard bien connu, clair et perçant, qui m'anéantit et me révolta à la fois. Ma mère avait toujours fait preuve de respect envers mon père, un peu trop à mon goût. Depuis toutes ces années, elle avait accompli son rôle d'épouse exemplaire à la perfection, sage, bien rangée, toujours présente pour son mari. Ma mère n'avait sûrement pas ne serait-ce le début d'une idée de la fonctionnalité d'une casserole ou d'un four. J'étais même quasiment certain qu'elle connaissait mieux son chat que sa propre cuisine. Elle

avait cependant toujours satisfait mon père à tous les niveaux, soutenu, encouragé. Jamais elle n'avait commis une erreur, pris une quelconque liberté ou initiative. Je lui en voulais pour ça. Je lui en voulais de ne jamais avoir pris ma défense lorsqu'elle m'entendait crier dans la salle de bain ou dans ma chambre et que je sortais couvert de bleus, parfois avec des taches de sang. Je lui en voulais de n'avoir jamais parlé à mon père de ces instants, de n'avoir jamais tenté d'intervenir ou de l'empêcher d'agir. Elle venait seulement une fois le supplice terminé, les cris étouffés, la ceinture rangée, pour panser les blessures et sécher les larmes. Mais jamais ma mère n'avait osé affronter mon père, du moins à ma connaissance. Son regard traduisait son impuissance et son désarroi et me disait « je n'ai rien pu faire ». Après tout, je la comprenais. Je ne pouvais pas lui en vouloir.

Ma mère détourna le regard et partit s'exercer à jouer du Mozart tandis que mon père retourna à sa lecture. Il était élégant, portait son costume de marine apprêté de ses innombrables décorations, toutes aussi prestigieuses les unes que les autres, qui bataillaient farouchement pour se faire une place sur sa poitrine. Je l'admirais et à la fois je le détestais. Ma mère s'en alla dans sa chambre. Ses talons ne parvenaient pas à dissimuler ses sanglots feutrés mais toujours perceptibles. Je me trouvais maintenant seul avec mon père au milieu de la pièce. Ah le grand amiral Raeder, celui qui se battit tout au long de la Grande Guerre, qui se livra corps et âme pour défendre sa patrie et qui était maintenant rappelé à son poste pour une nouvelle conquête. C'est en le regardant que je me rendis compte que je n'avais jamais vraiment discuté avec lui ou passé un moment en tête à tête. C'était ma mère, ou plutôt ma nourrice, qui m'avait tout appris. J'attendis qu'il engage la conversation mais rien ne sortit. Une question me démangeait depuis maintenant de nombreuses années. J'hésitai, et pensant qu'il ne pouvait rien m'arriver de pire qu'une mâchoire fracturée et quelques bandages en plus, je me lançai :

— Père ? dis-je. Puis-je vous poser une question ?

— De quoi s'agit-il ? répondit-il sans même prendre la peine de me regarder.

Je respirai un grand coup, m'encourageant en me disant que c'était mon unique chance, avant que je ne parte, de me libérer de ce poids, je dis :

— Pourquoi m'avez-vous toujours détesté ? Qu'ai-je fait et que mère a-t-elle fait pour que vous la traitiez de la sorte ?

Mon père, surpris par la question, leva la tête et posa ses lunettes. Il répondit :

— Mais on dirait que le petit fils à sa maman se réveille et parle, dit-il d'un ton ironique. Eh bien, tu veux savoir ce qu'il se passe hein, la vérité ?

Il plia son journal et vint vers moi.

— Tu vas avoir dix-neuf ans je crois, poursuivit-il. J'estime que tu es donc en âge de savoir. Il fut un temps où j'ai aimé ta mère, réellement. Mais ce temps s'arrêta bien assez vite lorsqu'elle fit une fausse couche et perdit l'enfant qu'elle portait. Il prit un temps d'arrêt puis reprit. Et sais-tu pourquoi elle l'a perdu ?

Sa voix était antipathique, sadique. Je secouai la tête.

— À cause de toi.

Je le regardai, éberlué, interloqué, plongé dans l'incompréhension la plus totale. Qu'avais-je donc bien pu faire ?

Voyant ma vulnérable détresse, il se pencha vers moi et me chuchota à l'oreille :

— L'enfant est mort à cause de toi. Il ricana sourdement.

Il jubilait, des flammes de haine illuminaient ses yeux, sa vengeance s'accomplissait à cet instant-même.

À ce moment-là, mon bras se leva, prêt à frapper en pleine face. Je regrettai bien assez vite ce geste, oubliant le fait que mon père servait dans l'armée. Il attrapa mon bras au vol et me maîtrisa avec une facilité déconcertante. Il me crachait à l'oreille :

— Cet enfant tu l'as tué !

— C'est faux ! rétorquai-je

— Ah oui ? s'amusa-t-il. Alors, qui a renversé sa mère du haut du plongeoir à cinq ans hein ? Dis-moi. Qui ?

Ce souvenir ne m'était pas inconnu, mais j'ignorais alors que ma mère portait à cet instant mon cadet. Comment aurais-je pu savoir ? Percevant ma confusion, mon père renchérit de nouveau :

— Tu es fier de toi, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi je ne peux pas te supporter ou même te voir en peinture. Je te supporte depuis dix-neuf ans mais je ne m'y fais